

**UNE ÂME FORTE, SIMONE WEIL
(1909 - 1943)**

Conférence aux membres du Séminaire sur l'histoire de l'âme en Occident

23 août 2024

© Gilles Meilleur, prêtre

*J'ai une espèce de certitude croissante
qu'il se trouve en moi un dépôt d'or pur
qui est à transmettre. Seulement
l'expérience et l'observation de mes contemporains
me persuadent de plus en plus
qu'il n'y a personne pour le recevoir.*

Simone Weil

INTRODUCTION

On l'appelle Miss Non, la Sherpa du Thabor, l'Abeille de Delphes, mais aussi la philosophe de la vérité, la philosophe antimoderne. Qui est donc cette personnalité invraisemblable, surdouée, diplômée de l'École Normale Supérieure, qui porte des guenilles, comme il était de bon ton chez les philosophes de la Grèce antique? Pour tomber le masque de cette femme énigmatique, il est nécessaire de présenter avec elle certaines figures de parenté. Et, malgré qu'elle révèle peu d'elle-même, marquer certaines étapes de son dévoilement comparable à une révélation, qui lui faisait dire, un mois avant sa mort, dans la lettre à sa mère du 18 juillet 1943 : «J'ai une espèce de certitude croissante qu'il se trouve en moi un dépôt d'or pur qui est à transmettre. Seulement l'expérience et l'observation de mes contemporains me persuadent de plus en plus qu'il n'y a personne pour le recevoir».

Elle est si profonde que la lire fait monter la pression et donne mal à la tête. Un kaléidoscope de pensées s'harmonise : la création, la croix, la beauté du monde, la «décréation», le détachement, l'anéantissement, l'amour jusqu'à la souffrance du cœur brisé, elle ne lâche pas le morceau. Et pour cause, elle a pris exemple sur Dieu, le Créateur lui-même, qui s'est anéanti dans sa création, qui est bien le comble de l'amour. Elle qui est juive, elle connaît bien le Nouveau Testament, mais comme s'il n'allait pas assez loin. La plus belle partie de sa personne et de son œuvre consiste à écrire une suite christique à l'Ancien

Testament, son propre évangile. Que Gustave Thibon, pour sa part, appelle *La pesanteur et la grâce*. Elle est une âme forte dans la lignée des mystiques que notre monde actuel prend au sérieux de plus en plus. Chrétienne de désir, on ne peut l'aborder sans avoir en bouche la saveur envoûtante d'un vin nouveau.

*

La philosophie Simone Weil est presque inconnue de la plupart des gens. Elle est souvent confondue avec la ministre française, contemporaine et juive comme elle, Simone Veil, avec un V. Née dans une famille alsacienne d'origine juive et agnostique, elle se convertit à partir de 1936 à ce qu'elle nomme l'« amour du Christ », et ne cesse d'approfondir sa quête de la spiritualité chrétienne. Bien qu'elle n'ait jamais adhéré par le baptême au catholicisme, elle se considérait, et est aujourd'hui reconnue, comme une mystique chrétienne. Sa biographie est si connue et complexe que nous reviendrons sur quelques éléments biographiques pour mieux comprendre notre sujet.

Sa vie mystique qui la rapproche de celle de sainte Thérèse de Lisieux. Toutes deux ont voulu le martyre, la sainte martyr de l'amour, Simone Weil martyr de la pensée. Celle-ci n'a pas fait de système, et elle est pourtant allée au bout de sa pensée comme les plus grands. Mais pas seulement : les thèmes de la souffrance, de la pensée et de l'amour, elle les a portés jusqu'à l'héroïsme, pour ne pas dire jusqu'à la folie. Abordons d'abord l'expérience de la femme.

SON EXPÉRIENCE DE FEMME

Simone Weil représente pour nous une âme forte placée devant le défi d'un unique amour. Lorsqu'elle comprend que ce défi peut être le sien, la jeune intellectuelle est agnostique, sans religion et stoïcienne d'esprit. À 14 ans, la contemplation d'un paysage de montagne, lui fait découvrir la «notion de pureté», écrit-elle au Père Perrin. Elle ne récuse pas l'éventualité d'un amour charnel, mais à 26 ans, elle écrit à une élève de ses cours de philosophie : «L'amour est quelque chose de grave [...] ».

Elle a la réputation d'aimer la souffrance, car elle ne se ménage pas; elle se porte au secours des ouvriers et ouvrières, et elle partage le sort de ses frères juifs. On la dit masochiste, alors qu'elle se fait «malheur» comme le Christ «s'est fait Péché». En parfait contraste avec le sujet du livre paru cette année, de Pascal Bruckner, *Je souffre donc je suis. Portrait de la victime en héros*, chez Grasset. Où est dénoncée la conception de la souffrance trop souvent confondue avec le dolorisme et la célébration du misérabilisme, auxquels on réduit à tort le message civilisateur du Christ et des premiers chrétiens.

Ou un trait chrétien, à l'imitation de Jésus. Il ne nous demande pas d'être une copie de lui, mais, du point de vue philosophique, le modèle signifie qu'on peut faire quelque chose qu'on ne ferait pas laissé à soi-même. Aimer l'autre comme soi-même fait de soi-même la référence ultime. Seul la personne peut décider si elle se méprise elle-même ou non : « (...) Jésus souffleté et couronné d'épines [...] Préférer la mort au mépris de soi, c'est le fondement de n'importe quelle morale».

Le modèle ouvre un accès à la transcendance de soi. Elle en fait une certaine expérience quand elle est attirée par des chants sur une plage du Portugal :

C'était au bord de la mer. Les femmes des pêcheurs faisaient le tour des barques en procession, portant des cierges, et chantaient des cantiques certainement très anciens, d'une tristesse déchirante [...] Là, j'ai eu soudain la certitude que le christianisme est par excellence la religion des esclaves, que des esclaves ne peuvent pas ne pas y adhérer, et moi comme les autres». Elle se range volontiers parmi les esclaves chrétiens des premiers temps : «J'ai reçu pour toujours la marque de l'esclavage, comme la marque au fer rouge que les Romains mettaient au front de leurs esclaves les plus méprisés. Depuis, je me suis toujours regardée comme une esclave.

LA PENSEURE

Philosophe mystique, philosophie théologique, elle a plusieurs attributs, selon les auteurs. En quoi est-elle philosophe, ou de quelle philosophie nous entretient-elle? La réponse nécessite un bon rapport avec le mot vérité écrit plus haut, et repose sur un désir fondateur, à vrai dire mis en échec par le génie mathématicien de son frère, André Weil, de trois ans son aîné, mathématicien de génie, «un vrai Pascal», trouve-t-elle. Sa vie n'est pas et ne sera jamais un long fleuve tranquille. Sa personnalité exceptionnelle, elle la déconsidère à son rencontre. Rappelons qu'elle est née dans un milieu bourgeois. Son père, Bernard Weil, est un médecin réputé à Paris. Sa mère, Selma, et lui, sont des juifs libre-penseurs, mais d'une culture morale et éclectique élevée.

Adolescente, elle réagit à son état d'abattement en se convainquant que le génie n'est pas nécessaire à la recherche de la vérité. Et que, si on ne peut être un génie, l'effort suffira bien : « [...] n'importe quel être humain, même si ses facultés naturelles sont presque nulles, pénètre dans ce royaume de la vérité réservé au génie, si seulement il désire la vérité et fait perpétuellement un effort pour l'atteindre». Elle sera professeur pour gagner sa vie, mais pas seulement. Quand elle tentera une expérience de travail dans le milieu ouvrier, cette idée que tous peuvent atteindre la vérité lui fera donner des conférences pour aider les ouvriers à acquérir une culture technique et littéraire.

Entrée à Normale Supérieure, elle tombe dans le bain du rationalisme. Ça faisait bien alors de quitter son milieu naturel et se faire une «situation», pour mieux retomber sur ses pieds; on n'entre plus en religion ou en christianisme, mais en science, en littérature ou en philosophie, et c'est tout comme, ainsi de Sartre choisissant le communisme, Beauvoir l'existentialisme sartrien, Merleau-Ponty la phénoménologie, G. Marcel l'existentialisme chrétien. À cette École de la Rue d'Ulm, le maître à penser est Alain, pseudonyme de Alain Chartier. Un fameux auteur qui rationalise l'éducation comme le bonheur, à la limite, tous les thèmes abstraits qu'il peut circonscrire et développer avec une brillante brièveté. Comme une réponse *sed contra* à Nietzsche pour qui tout est compliqué mais explicable à la longue. De son côté, Weil n'est pas une rationaliste, malgré le respect quelle doit à son maître de la Rue d'Ulm. Celui-ci lui rend bien, car il se contente d'admirer en elle la philosophe surdouée.

Elle regarde derrière l'épaule d'Alain, et retient la filiation qui remonte à Jules Lagneau. Pour Alain, disciple de Lagneau, la démarche réflexive est un moyen de connaître par les sens et la raison, en évitant la pensée tournante, celle du je qui se rapporte à soi : «En dépit de ce Je qui ne change point, ce n'est pas un petit travail que de rester soi». Il n'y a donc pas de connaissance de soi, pour Alain, sauf par éclairs, sans prise directe, ni aperception de soi, mais «comme on se voit dans une eau agitée». Malgré cette attestation, Weil ne désespère pas de se connaître à fond, car à cette voie positiviste, elle préfère la voie choisie par Lagneau, celle de la démarche réflexive :

La méthode [de la psychologie] est l'analyse réflexive, c'est-à-dire la recherche de la nature intérieure des pensées et la raison de cette nature. Son terme est la résolution des faits psychiques en leurs éléments immédiats [...] Cette analyse a pour but de faire connaître les lois statiques, ou formes logiques de la pensée, c'est-à-dire les éléments formels, et aussi les éléments matériels qu'ils ont mission d'élaborer [...] Cette méthode est à la fois expérimentale par son point de départ qui est dans l'observation, et rationnelle par sa propre nature.

Elle croit que tout peut obéir à une pensée qui va au bout d'elle-même. Puis elle choisit la philosophie réflexive plutôt que la philosophie rationaliste. Mais elle demeure tout entière dans sa pensée et s'avance vers une philosophie chrétienne problématique en l'absence de surnaturel. Elle a beau penser « [...] à toutes ces choses depuis des années avec tout l'intensité d'amour et d'attention dont elle dispose», ses pensées l'éloignent tout autant qu'elle la rapproche de l'Église, comme elle le reconnaît dans sa Lettre à un religieux, le père Marie-Alain Couturier (1897-1954). Mais Dieu n'est pas au bout de nos pensées.

LA MYSTIQUE

À moins d'être une pensée du désir, et c'est là son atout principal, qui, cette fois, la place au cœur des débats avec le monde, et en fait une moderne tout autant qu'une anti-moderne. «Tous les mouvements naturels de l'âme sont régis par des lois analogues à celles de la pesanteur matérielle. La grâce seule fait exception», écrit-elle dans *La pesanteur et la grâce*. Le désir est pour elle la pesanteur et la grâce est la vérité. Elle se convainc que le désir peut tout autant que le génie conduire à la vérité, comme elle l'affirme dans une lettre au père Perrin : « [...] n'importe quel humain [...] pénètre dans ce royaume de la vérité réservée au génie, si seulement il désire la vérité et fait perpétuellement un effort pour l'atteindre».

Puissant levier d'accomplissement, sa pensée du désir la met en porte-à-faux avec le monde moderne : « Autant j'étais certaine que le désir possède par lui-même une efficacité dans ce domaine des biens spirituels sous toutes ses formes, autant je croyais pouvoir l'être aussi qu'il n'est efficace dans aucun autre domaine», écrit-elle au père Perrin. Un baptême de désir existe bel et bien. Mais l'amour est tout autre chose et elle en reparlera lors d'un séjour au monastère de Solesmes. Lors de sa rencontre avec un jeune homme qui sera l'instrument de sa énième conversion.

Sur le désir, les mots percutants de son autobiographie spirituelle (lettre au père Perrin) méritent lecture :

Je peux dire que dans toute ma vie je n'ai à aucun moment cherché Dieu [...], j'ai toujours adopté, comme seule attitude possible, l'attitude chrétienne [...]. Par exemple, je me suis toujours interdit de penser à une vie future, mais j'ai toujours cru que l'instant de la mort est la norme et le but de la vie [...]. Autant j'étais certaine que le désir possède par lui-même une efficacité dans ce domaine des biens spirituels sous toutes ses formes, autant je croyais pouvoir l'être aussi qu'il n'est efficace dans aucun autre domaine [...]. La plus belle vie possible m'a toujours paru celle où tout est déterminé soit par la contrainte des circonstances soit par de telles impulsions (contrariétés, intuitions, souffrances), et il n'y a jamais eu de place pour aucun autre choix.

Le mot désir a valeur de référence. Puisque tout est désir, comme un simple clic de tout ce qui peut venir, elle fera du désir ce qu'il est, un puissant levier d'accomplissement. Mais pourquoi pas demander le baptême, comme le lui suggère le père Perrin ?

Désir du baptême

Mystique de l'intentionnalité, de la recherche personnelle de Dieu, de la présence divine en eux, c'est l'image de marque des mystiques depuis le Moyen Âge : ils commencent par l'expérience, même quand ils reçoivent l'enseignement catholique. Weil se situe au bout de la chaîne comme un des maillons les plus extraordinaires. Toujours dans le but de la convaincre de demander le baptême, le père Perrin suggère à Simone d'écrire ses questions au Père Marie-Alain Couturier (1887-1954, prêtre dominicain, artiste et théoricien de l'art. Elle lui écrit :

Je pense à ces choses depuis des années avec toute l'intensité d'amour et d'attention dont je dispose. Cette intensité est misérablement faible, à cause de mon imperfection qui est très grande ; mais elle va toujours en croissant, il me semble. À mesure qu'elle croît, les liens qui m'attachent à la foi catholique deviennent de plus en plus forts, de plus en plus profondément enracinés dans le cœur et dans l'intelligence. Mais en même temps les pensées qui m'éloignent de l'Église gagnent elles aussi en force et en clarté. Si ces pensées sont vraiment incompatibles avec l'appartenance à l'Église, il n'y a donc guère d'espoir que je puisse jamais avoir part aux sacrements. S'il en est ainsi, je ne vois pas comment je peux éviter de conclure que j'ai pour vocation d'être chrétienne hors de l'Église. La possibilité d'une telle vocation impliquerait que l'Église n'est pas catholique en fait comme elle l'est de nom, et qu'elle doit un jour le devenir, si elle est destinée à remplir sa mission.

On peut y voir une allusion au baptême de désir, ou baptême d'intention, que l'Église distingue du baptême d'eau et d'esprit, et du sang des martyrs. Elle nous rappelle qu'à ses débuts, le christianisme n'était ni une religion, ni une nouvelle religion juive, ni une secte juive, mais une foi, et on l'appelait la «Voie» (Jn 14, 6; Ac 9, 2). Son appartenance au judaïsme, auquel elle tient sans en partager toute la foi, fait penser à celle des judéo-chrétiens des premiers temps de l'Église. Jean Daniélou la définit comme une «forme de pensée chrétienne qui n'implique pas de lien avec la communauté juive, mais qui s'exprime dans des cadres empruntés au judaïsme». En ce sens, elle serait la contemporaine capitale des mystiques chrétiens hors la religion.

CONCLUSION

Weil nous a laissé une lecture nouvelle de la pensée grecque ; elle commente la philosophie de Platon, en qui elle voit « le père de la mystique occidentale; elle traduit et interprète aussi les grands textes littéraires, philosophiques et religieux grecs, dans lesquels elle découvre des « intuitions pré-chrétiennes », qu'elle met en parallèle avec les écritures sacrées hindoues et avec

le catharisme. Des œuvres écourtées par sa santé déclinante, mais les dernières années nous livrent plus encore son âme.

Son expérience de Dieu...

Comme souvent nous faisons les choses par amour pour les autres, Weil nous rappelle de les faire par amour pour soi : «Ce n'est pas parce que Dieu nous aime que nous devons l'aimer. C'est parce que Dieu nous aime que nous devons nous aimer». Sa pensée hors-cadre s'inspire du même amour hors-cadre : nous aimer comme Dieu s'aime, en signe de son unique amour. L'Église n'a pas le monopole ni de l'amour de soi ni de l'amour de Dieu : écoutons ceci :

Quand d'authentiques amis de Dieu – tel que fut à mon sentiment Me Eckhart – répètent des paroles qu'ils ont entendus dans le secret, parmi le silence, pendant l'union d'amour, et qu'elles sont en désaccord avec l'enseignement de l'Église, c'est simplement que le langage de la place publique n'est pas celui de la chambre nuptiale.

À Pâques 1938, ses maux de tête sont encore à leur point culminant, elle se rend avec sa mère à Solesmes pour entendre la musique grégorienne des offices liturgiques. Elle note qu'elle se sent misérablement souffrante tout en éprouvant une joie parfaite «dans la beauté inouïe du chant et des paroles». Elle ajoute : «Cette expérience m'a permis par analogie de mieux comprendre la possibilité d'aimer l'amour divin à travers le malheur». Elle remarque un jeune Anglais durant le rite de communion «qui m'a donné pour la première fois l'idée d'une vertu surnaturelle des sacrements, par l'éclat véritablement évangélique dont il paraissait revêtu après avoir communié». Elle s'est liée d'une brève amitié avec lui. Il lui fait découvrir le poète George Herbert (1593-1633), dont elle attache une grande attention à son poème «Amour», «en adhérant de toute mon âme à la tendresse qu'il renferme». Voici le témoignage que Simone Weil confiera de New York au père Perrin en 1942 :

[...] au moment culminant des crises violentes de maux de tête, je me suis exercée à réciter le poème Love de George Herbert en y appliquant toute mon attention et en adhérant de toute mon âme à la tendresse qu'il enferme. Je croyais le réciter seulement comme un beau poème, mais à mon insu cette récitation avait la vertu d'une prière. C'est au cours d'une des réceptions que, comme je vous l'ai écrit, le Christ lui-même est descendu et m'a prise. Dans mes raisonnements sur l'insolubilité du problème de Dieu, je n'avais pas prévu la possibilité de cela, d'un contact réel de personne à personne, ici-bas, entre un être humain et Dieu. [...] D'ailleurs dans cette soudaine emprise du Christ sur moi, ni les sens ni l'imagination n'ont eu aucune part ; j'ai seulement senti à travers la souffrance la présence d'un amour analogue à celui qu'on lit dans

le sourire d'un visage aimé Elle précise : «Dieu m'avait miséricordieusement empêchée de lire les mystiques, afin qu'il me fût évident que je n'avais pas fabriqué ce contact absolument inattendu.

Elle ressent ce poème, que l'on retrouvera ici en annexe, comme une prière qui lui fit sentir une présence, et dire : «Le Christ est descendu et m'a prise». Elle précise bien qu'elle ne doit rien à la sensibilité et à l'imagination, mais que ce fut la présence d'un amour semblable que l'on peut éprouver quand on voit le sourire d'un visage aimé.

Elle a sur la sainteté des mots pour aujourd'hui : «Aujourd'hui ce n'est rien encore que d'être un saint , il faut la sainteté que le moment présent exige, une sainteté nouvelle et sans précédent. Maritain l'a dit, mais il a seulement énuméré les aspects de la sainteté [...]. Un type nouveau de sainteté, c'est un jaillissement, une invention [...] c'est presque l'analogue d'une révélation nouvelle de l'univers et de la destinée humaine». Selon Weil, l'amour, par essence, exclut la force; il est abdication. Ainsi Dieu est absolument sans force. Le modèle de l'acte d'amour divin serait donc l'Incarnation. De la caractérisation de Dieu comme amour, découle l'amour de la Croix.

...et de la croix du Christ

Du point de vue de la Croix, la création ne peut être autre chose qu'un acte d'abdication de la part de Dieu, car aucun acte divin ne correspond au déploiement de la force.

Dieu ne peut être présent dans la création que sous la forme de l'absence.

La création est de la part de Dieu un acte non pas d'expansion de soi, mais de retrait, de renoncement. Dieu et toutes les créatures, cela est moins que Dieu seul. Dieu a accepté cette diminution. Il a vidé de soi une partie de l'être.

Il a été donné à l'homme une divinité imaginaire pour qu'il puisse s'en dépouiller comme le Christ de sa divinité réelle.

Sa divinité imaginaire, c'est, non pas sa liberté, mais son autonomie.

Dieu fait exister cet univers en consentant à ne pas y commander, bien qu'il en ait le pouvoir, mais à laisser régner à sa place, d'une part la nécessité mécanique attachée à la matière, y compris la matière psychique de l'âme, d'autre part l'autonomie essentielle aux personnes pensantes.

D'où le terme de décréation, mis de l'avant pour rendre compte de sa véritable spiritualité : l'ascèse signifie pour elle une façon d'entrer en contact avec l'ordre du monde et de sentir sa nécessité, car sur elle se brise notre sentiment

d'autonomie. L'ascèse est donc un processus d'appauvrissement, un effort d'anéantissement de notre *ego*, de notre moi par un épuisement des facultés naturelles. Une fois les facultés naturelles épuisées, on attend la grâce surnaturelle : « On n'entre pas dans la vérité sans avoir passé à travers son propre anéantissement ; sans avoir séjourné longuement dans un état d'extrême et totale humiliation».

Comme juive et témoin de la montée de l'hitlérisme, elle parle beaucoup du mal, à lire les pages d'extraits dans *La pesanteur et la grâce*. Elle ne relie pas le mal à la croix, mais à la création : «La création, pour elle, est le bien mis en morceaux et éparpillé à travers le mal». Elle voit le mal comme une privation de bien, à l'instar de saint Augustin : « Le mal est un bien sans lumière». Elle ne rattache pas le malheur à la croix. Elle dénonce le malheur recherché pour lui-même : «Ne pas chercher à ne pas souffrir ni à moins souffrir, mais à ne pas être altéré par la souffrance». Elle voit le mal, le malheur et la souffrance comme des purifications qui mettent l'*ego* à distance. Elle souffre des larmes d'un seul enfant, mais doit ne pas s'en surprendre, ni scandaliser : «Et pourtant, accepter toutes les larmes, et les innombrables horreurs [...] simplement parce qu'elles sont».

Ce principe du détachement de l'*ego*, du vide à faire pour laisser toute la place aux autres et à Dieu, qui néantise non le monde mais soi-même, nous semble assez eckhartien, et nous croyons que Weil souscrirait tout à fait à la proposition : « Je prie Dieu de me libérer de Dieu » pour indiquer la radicalité de la « pauvreté d'esprit» qui est attendue de l'homme dans la décréation. Par là, elle va aussi loin que sont allés tous les grands mystiques, sur la voie de l'ascèse, mais on ne peut connaître le degré d'amour de Dieu dont elle jouit, sur le plan de la mystique proprement dite. L'important, c'est qu'elle aille en s'accroissant, comme nous en convainc son ouverture au surnaturel ou à la grâce.

On pourrait la reconnaître comme la patronne de tous les fidèles de «L'Église en dehors de l'Église», selon l'expression du théologien et poète québécois Jacques Grand'Maison.

ANNEXE

Poème d'amour de George Herbert (1593-1633)

Amour

Amour m'a dit d'entrer, mon âme a reculé,
Pleine de poussière et de péché.
Mais amour aux yeux vifs en me voyant faiblir
De plus en plus, le seuil passé,
Se rapprocha de moi et doucement s'enquit
Si quelque chose me manquait.
Un hôte, répondis-je, digne d'être ici.
Or, dit Amour, ce sera toi.
Moi, le sans-cœur, le très ingrat ? Oh mon aimé,
Je ne puis pas te regarder.
Amour en souriant prit ma main et me dit :
Qui donc fit les yeux sinon moi ?
Oui, mais j'ai souillé les miens, Seigneur.
Que ma honte
S'en aille où elle a mérité.
Ne sais-tu pas, dit Amour, qui a porté la faute ?
Lors, mon aimé, je veux servir.
Assieds-toi, dit Amour, goûte ma nourriture.
Ainsi j'ai pris place et mangé.

Poème cité par Simone Weil dans une lettre à Joë Bousquet.

BIBLIOGRAPHIE

Quelques œuvres :

- 1932-1942 *Sur la science*, Paris, Gallimard, 1966.
- 1933 *Réflexions sur la guerre*, revue La Critique sociale, n° 10, novembre 1933.
- 1933-1943 *Oppression et liberté*, Paris, Gallimard, coll. "Espoir", 1955, 280 p.
- 1937 *La Condition ouvrière*, 1re éd. avant-propos d'Albertine Thévenon, Paris, Gallimard, 1951, coll. « Espoir », 276 p. ; rééd. Gallimard, coll. « Folio », 2002, 528 p.
- 1939 *L'Iliade ou le poème de la force*, Revue "Les Cahiers du Sud", Marseille, décembre 1940-janvier 1941.
- 1940-1942 *La Pesanteur et la Grâce*, extraits des 11 Cahiers écrits à Marseille entre oct. 1940 et avril 1942, préface de Gustave Thibon, Paris, Plon, 1947, 208 p.
- 1941-1942 *Intuitions pré-chrétiennes*, Paris, La Colombe, 1951, Éd. du Vieux-Colombier ; nouvelle édition Fayard 1985.
- 1942 *Lettre à un religieux*, Paris, Gallimard, coll. « Espoir », 1951 ; nouvelle éd. Paris, Seuil, coll. « Livre de Vie », 1974.
- 1942 *Attente de Dieu*, (lettres de janv. à mai 1942 au Père J.-M. Perrin), introduction de Joseph-Marie Perrin, O. P., 1re éd. Paris, La Colombe, Éd. du Vieux Colombier, 1950, 344 p. ; rééd. Paris, Fayard, 1966.

· 1943 *L'Enracinement, Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, 1re éd. Paris, Gallimard, coll. « Espoir », 1949, 381 p. ; rééd. Gallimard, coll. "Folio essais", 1990, 384 p.

· 1943 *Écrits de Londres et dernières lettres*, Paris, Gallimard, 1957, coll. « Espoir », 264 p.

· 1950 *Note sur la suppression générale des partis politiques*, Paris, Allia, 2017, 48 p.

Études

Broc-Lapeyre, M. (1994), « Le passage de la personne à l'impersonnel », dans F. L'Yvonnet (dir.), *Simone Weil, le grand passage*, Paris, Albin-Michel, p. 63-70.

Castel Bouchouchi, A. (2007), « Le platonisme achevé de Simone Weil », *Les Études philosophiques*, vol. 82, no 3, p. 169-182.

David, Pascal, *Simone Weil, philosophe antimoderne ?*, Cahiers philosophiques, no 171, Paris, Vrin, 2022, p. 39-51; *Intransigeante et libre, l'extraordinaire Simone Weil*, Revue des deux mondes, octobre 2023. *Simone Weil : réception et transposition, Colloque de Cerisy, Paris, Classique Garnier, 2019.*

Dostoïevski, F. (1952), *Les frères Karamazov*, trad. H. Mongault, Paris, Gallimard, 990 p.

Herbert, G. (1991), *The Complete English Poems*, Londres, Penguin Books, 460 p.

Kahn, G. (dir.) (1978), *Simone Weil : philosophe, historienne et mystique*, Paris, Aubier-Montaigne, (coll. « Présence et pensée »), 379 p.

Kempfer, G. (1960), *La philosophie mystique de Simone Weil*, Paris, La colombe, 221 p.

L'Yvonnet, F. (dir.) (1994), *Simone Weil, le grand passage*, Paris, Albin-Michel, 221 p.

Maître Eckhart (1993), « De l'homme noble », trad. A de Libera, dans *Traité et sermons*, Paris, GF-Flammarion, 554 p.

Maître Eckhart (1942), « Sermon no 52 : Pourquoi nous devons nous affranchir de Dieu même », trad. F. Aubier et J. Molitor, dans *Traité et Sermons*, Paris, Aubier, 270 p.

Mead, Léa, *Simone Weil : mystique chrétienne hors de l'Église*, in *Ithaque : Revue de philosophie de l'Université de Montréal*, 14, p. 113-132 cf.

<http://www.revueithaque.org>

Møller, Charles, *Littérature du XXe siècle et christianisme*, tome I, Casterman, 1964, p. 246-281, 277.

Plotin (2006), « Sur l'intellect et que les intelligibles ne sont pas hors de l'intellect, et sur le Bien », trad. L. Brisson, R. Dufour, *et al*, dans *Traité 30-37*, Paris, Flammarion, p. 141-162.

Vetö, M. (1971), *La métaphysique religieuse de Simone Weil*, Paris, Vrin, 168 p.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	5
SON EXPÉRIENCE DE FEMME.....	6
LA PENSEURE.....	7
LA MYSTIQUE.....	9
CONCLUSION.....	10
ANNEXE.....	14
BIBLIOGRAPHIE.....	15
TABLE DES MATIÈRES.....	19